

Le chrétien face à la Nativité de Jésus

Claude Bédard, professeur émérite des Universités, Historien de l'Art,
Licencié en théologie catholique de l'Université de Strasbourg.

I Le Moi face à Jésus-Christ

Si l'on veut rendre à Noël son vrai sens, il faut aller au-delà du folklore, du sapin chargé de bougies, du Père Noël portant des cadeaux, il faut, dans le monde de plus en plus indifférent à Dieu dans lequel nous vivons, partir d'une expérience humaine facile à vérifier, celle qui se résume dans le mot du poète **Arthur Rimbaud** (1854-1891) : « **Je est un autre** » : on peut dire que le **Moi** et le **Je** que nous avons toujours à la bouche est quelque chose que nous n'avons pas choisi et que nous subissons comme la couleur de nos yeux ou de notre peau, ou comme notre tempérament, nos préjugés de race, de classe ; même la religion, tout nous a été imposé depuis notre berceau. Notre vrai **moi** nous échappe, ce moi qui exprimerait une personnalité authentique qui ferait de chaque homme un bien universel, une source, un créateur.

C'est ce que Jésus essaie de faire comprendre à Nicodème en lui disant : « nul, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jean 3,5). Puis, à quelque temps de là il annonce à une samaritaine qu'elle trouvera Dieu en elle-même : « celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle » (Jean, 4,14).

Et le grand théologien Saint Augustin (354-430) commentera ainsi cette parole dans **les Confessions** : « *Trop tard je t'ai aimée, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je t'ai aimée. Et pourtant tu étais dedans, mais moi j'étais dehors. Et je me ruais sans beauté vers ces beautés qui sans toi ne seraient pas* ».

Dans ce texte, Saint Augustin présente de façon lumineuse l'attente de Dieu au plus intime de nous et notre absence à nous-mêmes qui est le résultat de notre absence à Dieu.

II Du Moi égoïste au Moi oblatif

Reprenons le texte de Saint Augustin qui écrit : « Trop tard je t'ai aimée » (voir le paragraphe 1) lorsqu'il a découvert Jésus en lui, c'est-à-dire qu'il a acquis sa véritable personnalité en comprenant le discours de Jésus à la Samaritaine et que l'eau promise par le Christ est devenue source de vie éternelle. Demandons à l'enfant Jésus de nous aider à prendre conscience de cette Présence, qui se manifeste en Beauté, Vérité ou Amour, et nous aide à passer du moi égoïste au moi oblatif, c'est-à-dire ouvert aux Autres et à Jésus. L'Infini qui habite en nous est le seul fondement de notre vraie personnalité ; notre Moi est alors vrai, il n'est pas celui qui nous a été imposé par la société.

Cette transformation du **moi** a été parfaitement comprise par le moine trappiste **Thomas Merton** (+1968) lorsqu'il écrivait dans l'un de ses ouvrages : « je m'éveille à la vie du Christ quand je meurs à moi-même ». *La nuit privée d'étoiles* (1951).

C'est la prière que nous pouvons adresser à l'enfant- Jésus.

III Le Concile de Chalcédoine (451)

Restons un instant en face des images religieuses où est représentée la nativité de Jésus ; on y voit un enfant couché dans un berceau très primitif ou une mangeoire dans une étable. Cet enfant Jésus a toujours posé des problèmes graves aux théologiens et évêques des cinq premiers siècles, c'est-à-dire à la chrétienté dans son ensemble. En effet, certains refusaient d'appeler « *mère de Dieu* », Marie dans le sein de laquelle s'était développé jusqu'à sa naissance l'Enfant Jésus ; elle n'était pour eux que la mère de la nature humaine de Jésus. C'était l'hérésie **monophysite** qui répandait cet enseignement avec le moine **Eutyches** pour qui le Christ avait une

seule nature, la nature divine. Après de longues discussions et d'après batailles, se réunit le 4ème concile oecuménique de **Chalcédoine** en 451 qui affirma la doctrine des deux natures, humaine et divine en l'unique personne du Christ. C'est Saint Léon le Grand qui occupait le siège de la papauté (440-461) : il joua un grand rôle dans le concile, tout en n'y paraissant pas, dont les définitions sont toutes extraites d'un ouvrage du Pape, **le tome à Flavien**.

Ces explications sont nécessaires, et pourtant bien longues, pour avoir une idée de la double nature du Christ, nature divine et nature humaine, réunies en la seule Personne du Christ, et ce fut un problème important posé aux théologiens et à tous les chrétiens. Nous avons bien conscience que cette présentation rapide ne fait que souligner un des aspects mystérieux de la Nativité de Jésus et que nous n'entrerons jamais dans la compréhension des Mystères posés par le christianisme.

L'homme ne comprendra jamais comment la nature humaine de Jésus, né dans le sein de la Vierge Marie, a été aussitôt enracinée à la nature divine du Fils de Dieu : le résultat était une Personne divine qui possédait deux natures.

Conclusion

Nous mettons un terme à cette étude de la même façon que nous avons terminé la présentation des psaumes 62 et 127 : nous encourageons nos lecteurs à garder des liens avec nos défunts en leur parlant dans la journée, et pas seulement lorsque nous allons sur leurs tombes au cimetière. Ils ont besoin d'être maintenus près de nous : sachons leur raconter ce que nous faisons, ne laissons pas s'établir un mur de silence entre eux et nous. Lors des deux précédentes études sur les psaumes j'ai cité des poèmes de deux écrivains contemporains, Jean-Claude **Renard** et François **Cheng**, dont l'oeuvre permet de saisir leur pensée ; il est nécessaire d'établir des liens avec les morts. Ces liens ne sont-ils pas proches de ceux que nous établissons dans nos prières quotidiennes adressées à Jésus, à la Vierge Marie et aux saints, que nous n'avons jamais vus mais que nous imaginons vivre près de nous ?

Ils vivent une vie particulière, celle réservée aux élus qui bénéficient d'un corps ressuscité. Nous aussi, nous aurons un corps ressuscité, c'est l'objet de notre **foi**.

Cette semaine je vous présente un autre écrivain qui fut un poète génial : **Victor Hugo (1802-1885)** qui a écrit plusieurs petits textes sur sa fille Léopoldine, morte en 1843 à seize ans. Voici l'un de ces poèmes, qui a pour titre « **A Villequier** », paru dans les contemplations.

*Hélas ! Seigneur, laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : « sens-tu que je suis là ?*

*Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,
cet ange m'écoutait.*

(poème écrit en 1846)

Claude Bédat